

Vézelay, oui, il sait pourquoi, il l'a su depuis longtemps, avant même que s'annonce le rendez-vous de ce soir, depuis qu'il regarde sur la commode de Lisa la photographie de cet oncle à moustache, une image en abyme, représentant le photographe (l'oncle) photographiant. Un homme jeune encore, cheveux aile-de-corbeau, raie côté senestre, chandail bleu pétrole ; il est accroupi en bas à gauche de l'image, il pointe l'objectif sur le groupe de la tante et des neveux, lui avait expliqué Lisa. Paul avait longuement contemplé cette image la première fois que Lisa l'avait invité, chez elle, jusque dans sa chambre. L'appareil photo que tient l'oncle ressemble à un petit robot lunaire, belle qualité de l'époque, certainement. Juste au-dessus de l'index gauche qui appuie sur le déclencheur, on devine la monture noire des lunettes. Remarquable aussi, au second plan, une prairie et sa ligne de crête en pente douce, montant de la gauche vers la droite, figure de l'optimisme. Il fait chaud. Les longues herbes du fossé, le long de la route, sont jaunâtres, par plaques. En arrière-plan, la colline de Vézelay et ses clochers sur fond gris pâle, ciel moite d'orage à venir, silhouettes catholiques, touches moutonnières des toits ocre immobiles dans le temps long.

Lisa disait, il ne me reste plus que celle-ci, la photographie du photographe ; la photo que prenait mon oncle est perdue. Je ne sais même pas qui tenait l'autre appareil. Ton oncle s'en souvient certainement, avait dit Paul. Et Lisa : il est mort, je n'aurais pas cette photo sur ma commode s'il était vivant, je l'aimais beaucoup.

Il y avait eu à l'évidence une relation particulière entre cet oncle et la nièce, mais Lisa s'était tue. Pour la première fois, elle entraînait Paul dans sa chambre : ce n'était pas pour lui faire admirer le mobilier, les gravures au mur et la photo d'un collatéral.

Pourtant, Paul restait planté devant cette photo, il approchait son visage du cadre, ôtait ses lunettes comme font les grands myopes ; il imaginait le bruit de fond familial accompagnant ce moment ancien dont on n'avait qu'une moitié d'image, facéties, sourires, deux ou trois plaisanteries, au-dessus du groupe une alouette grisolle ; et les odeurs, un petit vent de sud, le foin coupé. Instant épargné, échoué sur la commode de Lisa comme sur une plage d'hiver, laisse-de-mer rescapée des grands naufrages du temps, trace alluviale de la cohorte innombrable des éclats de rire évanouis.

Lisa s'impatientait.

Jamais Paul n'était venu à Vézelay ; il n'habitait pas bien loin, pourtant, faisant figure de Parisien n'ayant jamais gravi la Tour Eiffel. Il avait compris qu'il lui faudrait retrouver ce lieu, magnifié par la relique photographique. Un exercice à la fois policier et géographique qu'il s'était mis au défi de réussir. Quels repères ? il existait peut-être encore en bord de chaussée cet abri de pierre qu'on

apercevait sur l'image, une de ces cahutes sous lesquelles autrefois s'abritait le cantonnier, ou le vigneron d'avant le phylloxera. Un poteau électrique de bois, aux huit isolateurs de verre, planté de guingois, n'existait plus aujourd'hui, à l'évidence. Les deux arbres non plus ; sans doute de plus épais branchages étaient venus sur le devant du ciel, cela se pouvait, tant la France se boise. Demeuraient ce tournant, derrière le photographe, virage à gauche bien dessiné, reconnaissable – le cheminement de ces voies goudronnées au revêtement rougeâtre remue seulement tous les mille ans – et la silhouette de la colline, la *skyline* de Vézelay, la ligne de ciel.

Aujourd'hui, Paul n'a rien vu de l'abri de pierre et du bord de route que foulait l'oncle photographe. Il n'est pas arrivé à Vézelay du bon côté, lui semble-t-il. Rangeant sa voiture sous les arbres en contrebas de l'hôtel de la Poste et du Lion d'or, il renvoie à plus tard sa recherche topographique. En vérité, il a hâte de rejoindre le sommet de la colline, cela fait tout de même trois ans qu'a eu lieu la scène inaugurale, la découverte de la photographie du photographe dans la chambre de Lisa.

Il n'est plus dans le songe, mais dans l'action. Béni soit le coup de semonce assené par un rêve nocturne, en début de mois, rêve dont les images, étrangement, perduraient au réveil : trois d'un côté, trois de l'autre, flanquant celui du centre. Trois quoi ? Eh bien ! Paul ne s'en souvenait plus, mais la structure était prégnante et l'accompagnait dans le parfum du café matinal, trois d'un côté, trois de l'autre, le gros au centre.

Il baptisa ce moment : l'appel de Vézelay. Il avait pris quelques jours de congé pour être avec Lisa dont le ventre s'arrondissait ; elle ne lui en voudrait pas s'il s'échappait une journée, et ce serait bien le diable s'il ne retrouvait pas sur la colline sacrée l'armature de son rêve, cette double trinité avec pivot. De surcroît, Vézelay serait enfin une chose rayée de la liste.

C'est alors qu'il avait accepté la proposition. C'est une constante dans la vie des humains : il ne se passe rien et puis, en quelques heures, les événements se précipitent, provoquent un embouteillage qui brouille le discernement. Voilà comment se prennent les décisions fatales.